



Passer de critique littéraire à celui d'écrivain, est-ce une forme de trahison ?

Non, trahison, c'est un bien grand mot ! Je me définis avant tout comme un lecteur, et, concomitamment, comme un passeur de lectures en ma modeste qualité de journaliste littéraire, sans m'interdire d'écrire quoi que ce soit, y compris de la fiction. Sauf qu'au-paravant, je n'avais pas pris l'élan nécessaire. Tout s'est joué en rencontrant Juliette Joste, éditrice et directrice littéraire chez Grasset, qui, après un déjeuner, m'a dit d'essayer. Après, je ne suis pas le premier journaliste littéraire à franchir le Rubicon. Emmanuel Carrère, par exemple, a commencé comme critique de cinéma pour *Positif* et *Télérama*.

Critique avisé pour *Sud Ouest Dimanche* et *Livres Hebdo*, récipiendaire du prix Hennesy du journalisme littéraire en 2007, auteur de deux précieux recueils – *Un dimanche avec Garbo* (2007) et *Du beau monde* (2011) –, Olivier Mony publie *Ceux qui n'avaient pas trouvé place*, premier roman où la nostalgie le dispute à la mélancolie, le tourbillon des souvenirs aux fantômes, les faits à la légende, à travers l'insaisissable figure d'un homme aux mille vies en fuite perpétuelle jusqu'au vertige.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin**

Comment ça se passe côté cuisine ?

Cette histoire me courait dans la tête depuis plus de 10 ans. À partir du moment où j'ai signé le contrat et trouvé l'instance narrative – qui parle ? –, la rédaction a été rapide : trois semaines, durant l'été, au pied des Cévennes. Longue fut la patience. J'ai été longtemps « enceinte » de ce roman et son accouchement a été rapide.

**“EN FAIT, ELKOUBI, C'EST SAGAN
QUI NE SAURAIT PAS ÉCRIRE ”**

Fiction ou non-fiction ?

Serge Elkoubi a hanté ma jeunesse, donc la frontière est tenue sinon complexe entre fiction et non-fiction. Cela dit, il n'y a pas de vérité littéraire. Et, de nos jours, ces catégories se mélangent. La seule certitude : on écrit toujours depuis soi. La partie bordelaise du roman repose sur mes souvenirs d'enfant de ces années-là. Un Bordeaux circonscrit entre place Gambetta et boulevards de ceinture, ignorant superbement son fleuve qu'il ne traversait que rarement. Un Bordeaux très « nomenklaturisé », qui, sans doute, se découpait pour sa jeunesse, du moins, en deux

démarches distinctes et deux zones géographiques : une jeunesse politisée autour de la faculté de lettres et des cafés du cours Pasteur, une jeunesse dorée de fils et filles de se retrouvant dans le centre-ville et ses cafés aujourd'hui disparus (dont le Grand Café, rue Montesquieu) et autres lieux de nuit. Refusant toute forme de revendication identitaire, Serge Elkoubi se rend plus volontiers vers cette dernière qui le fascine car il n'en est pas issu.

Qui est Serge Elkoubi ?

Pour l'état civil, le fils d'un petit coiffeur juif séfaraïde de Constantine, ancien déporté, tenant un salon cours de la Martinique. Toutefois, au-delà du personnage, l'objet même du roman est une espèce de réflexion sur le charisme et son extrême ambiguïté. À mes yeux, le plus grand roman du XXe siècle, *Gatsby le Magnifique* de F. Scott Fitzgerald, ne fait que tourner autour de cette question. Or, Serge Elkoubi finira par en être la première victime. Je peux difficilement répondre à cette question. Et, mon « héros » est certainement le plus mal placé pour y répondre, vivant dans un présent perpétuel et, surtout, totalement incapable de théoriser ce qui lui arrive. Lui, il veut aller vite, toujours ailleurs et profiter au maximum des

opportunités offertes par une époque – les années 1960 et 1970 – beaucoup plus libérale que la nôtre. Il usera de 17 différents alias au cours de sa vie. Voilà, c'était un temps où l'on pouvait littéralement disparaître, faire des faux papiers comme on se mouche. Se réinventer.

Il est aussi beaucoup question de paternité, de filiation, de judéité...

...alors, la paternité, je ne voulais pas que ce soit ça et uniquement ça ; la littérature française contemporaine en est suffisamment encombrée ! En revanche, le rapport conflictuel entre le père et le fils était nécessaire, qui nous conduit effectivement à celle de la judéité, question importante pour moi. Serge ne porte aucune réflexion particulière sur sa judéité, étant le fruit d'un mariage mixte entre un Juif et une catholique. Ce qui lie père et fils, c'est aussi la fuite car l'enfermement signifie l'arrêt de tout.

La fuite comme motif central du récit ?

Serge Elkoubi quitte Bordeaux après une première incarcération, puis, ce que l'on saura de lui relèvera de la rumeur voire du fantasme. Son itinéraire de vagabond commence par l'Espagne balnéaire et solaire – Cadaqués, Ibiza, Majorque. Après, viendront Bali, l'Indonésie et, enfin, les Antilles. Il chausse les pas d'une internationale hippie sans pour autant y adhérer tout en anticipant son mode de vie et contribuant à sa diffusion. L'objet provocant de ce roman est de le dédier à la vitesse dans une époque qui fait grand cas de la lenteur et exècre tout ce que mon personnage incarne. En fait, Elkoubi, c'est Sagan qui ne saurait pas écrire. Elkoubi, c'est tout sauf le couvre-feu. Soyons francs, je ne me fais aucune illusion sur les limites ni les échecs de cette époque, néanmoins, il existait des choses pour essayer, transgresser. Plus que tout, c'est l'antithèse de cette sainte terreur du risque et de la mort que nous subissons désormais en Occident. Elkoubi fréquente plus d'un gouffre, de la prison à la toxicomanie. Il a beau passer une grande partie de sa vie sur des plages, un paysage non borné

et ouvert par définition, il reste fondamentalement un oiseau de nuit. Une nuit métaphysique que j'apprécie particulièrement chez Maurice Blanchot. Finalement, *Ceux qui n'avaient pas trouvé place* est un livre plus grave qu'il n'en a l'air...

Au titre des influences, on ne peut s'empêcher de penser à Modiano, Echenoz et Capote.

On ne chante que dans son arbre. Donc Modiano, oui, évidemment, toutefois, je me garderais bien de suivre son exemple. Echenoz ? Je n'ai hélas pas sa capacité de réinvention du monde, mais, sinon, je l'admire. Plus que Capote, que finalement je connais mal, je citerais volontiers l'un de ses rares amis : Gore Vidal. Je suis fasciné par ces Américains qui ont pris l'Europe comme terre de jeu, comme mètre étalon de la beauté d'une certaine matière. J'y ajouterais James Salter et tous ces Européens tel Henri-François Rey, cité dans le roman. Cette internationale bohème que l'on retrouvera plus tard dans *More* de Barbet Schroeder. Des gens réfutant l'idée de frontière et encore moins de confinement.



Ceux qui n'avaient pas trouvé place
Olivier Mony
Grasset

JUNKPAGE X

